

L'ULTRA,

OU

LA MANIE DES TÉNÉBRES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

Dont la représentation n'a pas été autorisée par le Ministre de la Police



PARIS,

Chez L'ADVOCAT, Libraire, au Palais-Royal.

De l'imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n. 6.

1818.

PERSONNAGES.

Le Marquis de l'ÉTEIGNOIR.

La Comtesse DESHIBOUX.

LISIMON.

ANGÉLIQUE, sa fille.

DERCOUR, jeune colonel, amant d'Angélique.

GASPARD, sous le nom de Jeanot,
valet du Marquis.

MARTON, suivante d'Angélique.

Plusieurs Laquais.

La scène se passe au château Deshiboux.

07/05/14



L'ULTRA,

Comédie en un Acte et en vers.

*Le Théâtre représente l'intérieur du Château
des Hiboux.*

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD , MARTON.

MARTON.

Eh quoi ! c'est toi , Gaspard ?

GASPARD , *lui mettant la main sur la bouche.*

Non pas. Je suis Jeanot.

MARTON.

Eh ! Mais , que signifie ? . . .

GASPARD.

Ecoute , et ne dis mot.

Tu sais que je servais le plus excellent maître ;
(Pour bien l'apprécier , il fallait le connaître !)
Doux , affable , sensible , et qui payait si bien.

MARTON.

Puis-je parler Jeanot ?

GASPARD.

Oui , je ne risque rien ;
Du premier coup , ma foi , tu saisis à merveille
Le nom d'emprunt qui vient de frapper ton oreille.

MARTON.

Puisque je puis parler , je n'ai plus de plaisir.
J'aime mieux t'écouter . . . Satisfais mon désir ;
Conte-moi clairement , et surtout sans préface ,
Ce qui t'a fait quitter une excellente place.
Les bons maîtres , mon cher , sont rares aujourd'hui.
Lorsque l'on tombe mal , c'est à périr d'ennui.

Évitons les maisons où les enfans abondent ;
 Celles où les vieillards, parce qu'ils souffrent, grondent ;
 Et pis que tout cela, fuyons les parvenus,
 Qui ne nous vaudraient pas sans leurs gros revenus. . . .
 Mais, raconte-moi donc, mon cher, car il me tarde. . . .

GASPARD.

Je ne te croyais pas encore aussi bavarde.

MARTON.

Monsieur Gaspard. . . .

GASPARD.

Tais-toi.

MARTON.

Je me tais, car j'ai tort.

GASPARD.

C'est la première fois qu'elle en tombe d'accord. . . .

Or, pour en revenir à ma fâcheuse histoire,
 Tu sauras que mon maître avait trouvé la gloire
 En soutenant le faible, en défendant les droits :
 D'un peuple généreux qu'on trompa tant de fois,
 Sa brillante vertu fut bientôt importune ;
 On craignit ses talens, on craignit sa fortune ;
 On ne voyait, en cour que nobles ruinés,
 Champions du vieux tems et des talens innés.
 Mon maître méritait au moins un ministère ;
 On l'exila, Marton : voilà tout le mystère,

MARTON.

Tu ne le suivis pas ?

GASPARD.

Eh ! pouvais-je partir !

Je te laissais ici.

MARTON.

Comme tu sais mentir.

Depuis plus de trois mois, pas la moindre nouvelle !

GASPARD.

J'écrivis. Le courrier fut lui seul infidèle.

MARTON.

Allons, j'aime à te croire, et veux te pardonner.

GASPARD.

Pour cela, tu sais bien ce qu'il faut me donner.

MARTON.

Un baiser.

GASPARD, *l'embrassant.*

Il ne fait de dommage à personne.

Que j'ai d'aise à revoir ton minois de friponne!

MARTON.

Maintenant que la paix est faite entre nous deux,
Comment, toi qui servais un maître généreux,
Un défenseur du peuple, un homme de génie,
Peux-tu servir un sot que la vertu renie,
Un méchant dont nos maux encouragent l'espoir,
Et pour tout dire enfin, monsieur de l'Eteignoir?

GASPARD.

Par le malheur des tems, ma chère, tout s'explique.
Item, il faut manger.

MARTON.

Argument sans réplique.

GASPARD.

Chez monsieur le marquis je vins me présenter.
Il fit son examen avant de m'accepter.
Je fus, pendant ce tems, gauche dans mes manières:
J'employais, en parlant, des tournures grossières.
Comme Gaspard à l'air du nom d'un avisé,
Sous celui de Jeanot je me suis déguisé:
Ce nom-là lui sourit; c'est un nom d'imbécille
Que l'on quitte toujours quand on sert à la ville.
Tous les esprits obscurs redoutent le savoir;
Je fus stupide et lourd au gré de son espoir:
Je m'embrouillai... Par goût, il n'aime que l'eau trouble
Je lui plus; sa bonté me fit présent d'un rouble.

MARTON.

Quoi, d'un rouble!

GASPARD.

Oui. Mon maître est comme un étranger;
Ce n'est plus un français.

MARTON.

Et qui l'a pu changer?

GASPARD.

Vingt-cinq ans de voyage.

MARTON.

Ah! vraiment, tu m'étonnes!

GASPARD.

Il a des fédérations, des roubles, des couronnes....
Mais pas un seul louis, pas un napoléon.
Sans cesse, il m'entretient des Cosaques du Don;
Il connaît la Crimée, il sait par cœur l'Ukraine;....
Mais, en France, il connaît tout au plus son domaine.
C'est si vrai, qu'en rentrant dans son pays natal,
Monté sur son coursier, flegmatique animal,
Il dépassa le seuil de son portail gothique.
Intolérant, cruel, despote en politique,
Il veut tout mesurer à son compas étroit:
C'est ainsi qu'on faisait, jadis, dans mon endroit,
Dit-il, et c'est manquer de respect à nos pères,
Que de croire, sur eux, l'emporter en lumières.
Je ne finirais pas si je voulais narrer
Les travers différents où je le vois errer.
Ennemi des beaux arts qu'il ne saurait atteindre,
Sa plus forte manie est toutefois d'éteindre.

MARTON.

Ah! monsieur le Marquis a manqué son métier;
Il aurait fait, sans doute, un excellent pompier.

GASPARD.

Mais, à ton tour, dis-moi, quel est ton nouveau maître?

MARTON.

C'est monsieur Lisimon, homme aimable à connaître,

Fort simple dans ses mœurs, en même-tems profond.
 Chacun dit qu'il connaît le cœur humain à fond.
 Il se conforme aux lois, respecte nos usages ;
 Vit dans son siècle enfin, ainsi que font les sages ,
 Sans vouloir qu'on agisse aujourd'hui sous le Roi,
 Comme sous Dagobert et le grand Saint-Eloi.

GASPARD.

Cet homme-là me plaît.

MARTON.

Il possède une fille,
 Espiègle tant soit peu ; mais tout à fait gentille.
 Nous arrivons tous trois au château des Hiboux.

GASPARD.

Au château des Hiboux ! et pourquoi faire ?

MARTON.

Et vous ?

GASPARD.

Appelés en ces lieux par une douairière,
 Dont le nom peint si bien le joli caractère ,
 Nous venons, dès ce soir, épouser sans façon
 Ton aimable maitresse.

MARTON.

Et nous, ton vieux barbon.

GASPARD.

Pourtant je ne crois pas à ce beau mariage.

MARTON.

Il ne se fera pas, j'en ai l'heureux présage.

GASPARD.

Et qui l'empêchera ?

MARTON.

Le colonel Dercour :

Il sut plaire, et je suis du parti de l'amour.

GASPARD.

Moi de même. . . . pour nous qu'un bon destin rassemble
 Pour ne plus nous quitter, marions-nous ensemble.

Dans leur avenglement , laissons mourir les sots ;
Et faisons à l'Etat de petits libéraux.

SCÈNE II.

Les Précédens, DERCOUR, ANGÉLIQUE.

DERCOUR.

Quoique je ne sois pas un très-grand politique ,
Je vous l'ai déjà dit, oui, ma chère Angélique ;
Nous devons triompher de ces obscurs Français ,
Si fiers de nos révérs qui font tout leur succès.
J'ai , pour en faire part beaucoup trop d'espérance ,
Je me tais... mais comptez que notre pauvre France
Reprendra son éclat sous les plus sages lois.
Quant à vous, digne objet dont mon cœur a fait choix ,
Ainsi que mon pays, il faut qu'on vous délivre : (1)
Sous les lois d'un marquis , non , vous ne sauriez vivre ;
Ses principes , ses goûts aux vôtres opposés ,
Ses illustres loisirs obscurément usés ,
Ses criminels regrets et sa gloire tardive ,
Chaque jour attendue et qui jamais n'arrive ,
Des plus affreux dégoûts abreuveraient vos jours ;
Mais Marton que voici, nous prête son secours.

MARTON.

Je me range toujours du parti qu'on opprime.

GASPARD, tendant la main.

Je suis aussi pour vous, donnez-moi votre estime.

DERCOUR, lui donnant une bourse.

Tu sers un ours ; il faut le faire un peu danser.

GASPARD.

Bon, monsieur. J'ai mon plan et je vais commencer.

ANGÉLIQUE.

Ah ! je tremble Dercour !

DERCOUR,

Vous tremblez ! moi, j'espère.

Mon amour a l'aveu de monsieur votre père.

(1) La pièce était faite avant l'évacuation.

Il me faut amener madame Deshiboux
 A prendre à mon égard des sentimens plus doux.
 Je veux la décoiffer de son vieux pédagogue ,
 Qu'après lui , dès ce soir , elle soit comme un dogue ,
 Et que de son courroux , les rapides effets
 Le chassent d'un château dont il trouble la paix.
 Je sais déjà comment il faudra que j'agisse ;
 J'ai tout un régiment , ma chère , à mon service.
 Mes soldats n'aiment pas ces obscurs vétérans
 Qui neservirent point au milieu de leurs rangs ,
 Qui comptent leurs ayeux à défaut de blessure ;
 Ils le feront sauter sur une couverture.

ANGÉLIQUE.

Mais ma tante ?

DERCOUR.

A promis une fort riche dot
 A sa nièce , pourvu qu'elle épousât un sot ;
 Et pour ce seul motif votre père balance ;
 Mais laissez-nous agir et prenez patience.

ANGÉLIQUE.

Et moi , fière d'aimer un excellent Français,
 Je veux dans cette affaire avoir part au succès.
 A notre vieux marquis j'accorde un tête-à-tête ,
 Ici , dans ce salon ; mais ma langue s'apprête
 A critiquer ses goûts et même ses habits :
 Je trancherai sur tout , comme nos érudits ;
 Parlerai liberté , Constitution , mode.
 De mes discours roulants , le torrent incommode
 Doit au moins l'étourdir , s'il ne le rend pas sourd.
 C'est pour m'en délivrer le parti le plus court.

DERCOUR.

Bien morbleu , c'est fort bien. Oui , ma chère Angélique ;
 Il le faut assommer à coup de politique.
 J'approuve le projet et je suis plein d'espoir.
 Allons , tenez-vous bien , monsieur de l'Éteignoir !

L'Ultra.

B

**Vous avez soixante ans , un donjon , une race ;
Moi , ma maison bourgeoise , un sabre , et de l'audace.**

GASPARD.

**Voilà le loup-garou que nous devons berner ;
Éloignez-vous d'abord afin de le cerner.**

(*Dercour, Angélique, Marton sortent.*)

SCÈNE III.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, GASPARD.

**M. DE L'ÉTEIGNOIR, rêvant sans voir Gaspard et tenant à
la main une espèce de registre.**

**Pour rendre les humains à leur bonté première ,
Il faut sous le boisseau renfermer la lumière.**

GASPARD.

Oui , monsieur , et j'y cours.

(*Il sort brusquement.*)

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ecoute donc , Jeanot ! . . .

Il est bon , ce valet . Pourquoi ? C'est qu'il est sot.

(*Il compulse son registre.*)

Cinquante illuminés pendus en effigie

Rois de l'Europe , allons , montrez votre énergie !

Ne vous arrêtez pas dans un si beau chemin ?

S'il n'est pur , étouffez jusqu'au dernier humain

Mais fermons ce recueil ; trop long-tems , je m'applique

A rêver le bonheur de la chose publique . . .

Songeons plutôt au mien et tâchons d'achever

L'hymen avantageux où je puis le trouver

J'aperçois justement le père de ma belle.

SCÈNE IV.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, LISIMON.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Eh bien ! mon cher monsieur , savez-vous la nouvelle ?

LISIMON.

Non, monsieur.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

On prétend qu'un seigneur du canton,
Puissant par sa fortune autant que par son nom,
Daigne s'associer au destin d'une fille
Aimable, il est vrai ; mais de petite famille.

LISIMON.

Et quel serait le nom de l'illustre seigneur
Qui fait à cette fille un aussi grand honneur ?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Le sang des Eteignoir, puisqu'il faut vous répondre,
Au sang des Lisimon, consent à se confondre.

LISIMON.

Oui. Cet événement est partout publié.
Pardon, cent fois pardon, je l'avais oublié.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, *ricanant*.

C'est sans méchanceté, mon cher, que je vous raille ;
Un Moncade dirait : ce soir j'em'encaille.
Mais moi, je me respecte et sais ce que je dois
A l'objet séduisant dont mon cœur a fait choix.
Par ses appas au moins votre fille est princesse.
Et vous mériteriez des lettres de noblesse,
Pour avoir su bâtir, heureux autant qu'adroit,
L'objet qui de mon cœur toucha le faible endroit.

LISIMON.

Vous m'en voyez ravi. (*à part*). Quel homme insupportable !

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Vous avez, m'a-t-on dit, un travers remarquable
Et qui me gêne fort Vous n'êtes pas *ultra*.

LISIMON.

Et je m'en fais honneur.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ne dites pas cela :

Il faudra revenir de ces folles maximes
Qui, pendant vingt-cinq ans, n'ont produit que des crimes.

Qui n'est *ultra* , mon cher , y prit part autrefois . . .
Enfin tout libéral n'aima jamais ses rois.

LISIMON.

Ah ! si pour les aimer , il faut que je dénonce ,
Je vous laisse le soin de faire ma réponse.

M. DE L'ÉTEIGNON.

Vous ne les aimez point . . . je m'en étais douté !
Et voilà les effets de cette liberté
Dont on a vu briller l'aurore sur la France ! . . .
Mais souffrez sur ce point ma vive remontrance ;
Vous serez mon beau-père , et je veux prévenir
Les malheurs que , pour vous , je vois dans l'avenir :
Apprenez qu'on prépare une entière réforme.
Tout doit-êtré changé , dans le fond , dans la forme.
L'ordonnance prendra la place de la loi ,
Et l'on ne mettra plus le peuple avec le roi.
La Constitution aux pieds sera foulée.
La féodalité , si long-temps exilée ,
Rentrera triomphante , et ses larges rameaux
Viendront , comme jadis , ombrager nos érèneaux.
En bons Gouvernemens la France partagée ,
De ses petits préfets tout-à-coup dégagée ,
Relleurira bientôt sous ses gros intendans.
N'imites pas , mon cher , ces esprits imprudens
Qui veulent nous brûler à force de lumières.
L'obscurité plait mieux à nos faibles paupières :
Les moines reviendront pour nous en pénétrer.
Leurs sermons , dans nos cœurs vont la faire rentrer,
Pour former des sujets d'une grande espérance ,
Je voudrais que l'on pût professer l'ignorance !

LISIMON.

Quelle erreur est la votre ! et quels vœux formez vous !
Les nobles d'aujourd'hui sont-ils devenus faux ?
Non , monsieur le marquis , non , vous aurez beau faire ,
On ne souffrira plus le pouvoir arbitraire.

Le moindre paysan connaît enfin ses droits.
 Il sait apprécier ces faux amis des rois,
 Ces dormeurs-éveillés dont l'esprit inhabile
 Rêve que notre France est restée immobile ;
 Que le temps, dans son cours, s'est arrêté pour eux ;
 Que ce n'est pas trahir, quand c'est pour être heureux.
 Ils sont jugés ces preux, de loin soufflant l'orage,
 Etrangers à nos mœurs comme à notre courage,
 Et qui, nous contestant l'honneur de cent combats,
 Se couvrent de lauriers qu'ils ne cueillirent pas,
 Quoiqu'ils aient, par deux fois, et sans prendre la fuite,
 Brillé, sur des fourgons, d'une gloire à la suite....
 Ah ! monsieur le marquis, nous sommes bien changés !
 On ne nous mène plus avec des préjugés :
 Il faut de bonnes lois pour le riche et le pauvre.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, *après la première surprise.*

Votre père a-t-il fait la guerre de Hanovre ?

LISIMON.

Non.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Vous ne pouvez pas raisonner avec moi ;
 J'eus un ayeul tué sous les murs de Rocroi.

LISIMON.

Marquis, reçutes-vous jamais quelque blessure ?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Un chien de chasse, un jour, me fit une morsure.

LISIMON.

Était-il enragé ?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Vous m'insultez, je crois ?

LISIMON.

Non pas, vous vous trompez : je sais ce que je dois
 A mon gendre futur, qui finement me raille,
 Et qui ne me dis pas : Ce soir je m'entcanille.
 Je sais apprécier cette rare bonté
 Qui met en ma faveur la morgue de côté,

Déguise le Marquis et ne montre que l'homme.

M. DE L'ÉTEIGNOIR,

(*A part.*)

(*Haut.*)

Le bourgeois est malin. Mon cher, quelle est la somme-
Que votre fille apporte à la communauté?

LISIMON.

Ses graces, ses talens, ses vertus, sa beauté.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

C'est un joli trousseau... mais la dot?

LISIMON.

Est petite.

M. DE L'ÉTEIGNOIR

Si vous la comparez à son rare mérite...

Mais on sait ce qu'on sait... Quand teminerons-nous?

LISIMON.

Marquis, cela dépend de ma fille et de vous.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Déjà, pour la charmer, j'ai fait plusieurs balades

Qui rapèlent le tems des premières croisades...

Savez-vous ce que c'est, mon cher, qu'un triolet?

C'est un genre perda, néanmoins il me plaît.

LISIMON, *à part.*

Ah! cette homme est un fou de la plus sotte espèce!

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Sans les mœurs, votre fille eut été ma maitresse.

On enlevait jadis... Moi, j'enlevai beaucoup.

LISIMON.

Je n'y tiens plus; morbleu! c'est trop fort pour le coup!

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Eh bien! où courez-vous?

LISIMON.

(*A part.*)

Prévenir le notaire.

Cet *ultra-là* n'a pas le secret de me plaire.

(*Il sort.*)

SCENE V.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, Mad. DESHIBOUX.

MAD. DESHIBOUX.

Eh bien! vous avez vu le bourgeois Lisimon?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Il sort d'ici, Madame. Il m'a fait un sermon
Ironique, mordant, révolutionnaire :
Cet homme aurait besoin d'un an de séminaire.

MAD. DESHIBOUX.

Nous le corrigerons, j'en suis sûre, avant peu.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Non, non, il n'est point homme à faire un désaveu.
L'audace des bougeois de plus en plus m'étonne !

MAD. DESHIBOUX.

Mais le point capital, sa fille?..

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Il me la donne.

MAD. DESHIBOUX.

Vous étiez ruiné; cet hymen, entre nous,
Vous prépare, mon cher, l'avenir le plus doux.
Vous ne possédiez plus qu'une vieille mesure,
Et quelque petits fonds qu'enflent un peu l'usure.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Qu'est-ce à dire? Ah! pour moi ce langage est nouveau!
Pouvez-vous à ce point outrager mon château?
Masures, des châteaux parce qu'ils sont antiques!...
Mais le vôtre, au surplus, n'est bâti que de briques,
Lorsqu'en pierres de taille, autrefois à grand frais,
Le mien, qui fut construit sur le plan d'un palais,
Fut destiné, Madame, à voir tomber le vôtre.

MAD. DESHIBOUX.

Cher Marquis, vous pouvez en conter à tout autre;
Mais dussiez-vous, ici, mourir de désespoir,
L'ardoise, sur mes toits, reluit comme un miroir,

Et l'on ne voit chez vous que la suite bourgeoise.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Vous me raillez, Comtesse, et vous ne cherchez noise.

MAD. DESHIBOUX.

Je ne puis supporter votre orgueil dédaigneux.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Pardon.

MAD. DESHIBOUX.

Ainsi que vous, n'a-t-on pas des ayeux ?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Si bien.

MAD. DESHIBOUX.

L'impertinence est votre maladie.

Tout le monde le sait.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

La paix, ma chère amie.

MAD. DESHIBOUX.

Non point.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Tout doux.

MAD. DESHIBOUX.

Jamais.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ma chère Deshiboux.

MAD. DESHIBOUX.

Il mériterait...

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Oui; mais raccomodons-nous.

MAD. DESHIBOUX.

Pour mon château, montrer autant d'irrévérence !

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Oui, je ne suis qu'un sot; c'est une inadvertance.

MAD. DESHIBOUX.

Vous faites le calin.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Non pas... quelqu'un m'a dit

Que la brique durait autant que le granit.

MAD. DESHIBOUX:

Je vous pardonne alors.

M. DE L'ÉTEGNOIR.

Que de bonté, de grâce!

MAD. DESHIBOUX.

Mais la première fois que vous aurez l'audace...

M. DE L'ÉTEGNOIR.

Jamais.

MAD. DESHIBOUX.

N'en parlons plus... Angélique paraît;

Je permets à vos cœurs de s'ouvrir en secret. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. DE L'ÉTEGNOIR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Le voilà... bon!... Tâchons de bien jouer mon rôle.

M. DE L'ÉTEGNOIR.

Je ne me souviens plus de l'ancien protocole;
 Mais mon père, abordant ma mère, lui sourit,
 Puis par sa blanche main, avec grâce, il la prit,
 L'embrassa galamment... L'embrassa-t-il? Sans doute,
 C'est ainsi que du cœur on applaudit la route.
 Mais fermez ces beaux yeux dont l'absolu pouvoir,
 A force d'éclater m'empêche de les voir.

ANGÉLIQUE.

La France maintenant possède plusieurs codes
 Qui parlent de nos droits?...

M. DE L'ÉTEGNOIR.

Droits de régler les modes...

ANGÉLIQUE.

Oui, nous prenons sur nous un si grand embarras...
 Mais le Code civil, je crois, n'en parle pas.

L'Ultra

C

M. DE L'ÉTEIGNOIR, *tendrement.*

Droits de nous gouverner...

ANGÉLIQUE.

Eh! cela va sans dire!...

I es vôtres, sont d'offrir tout ce que l'on desire...

Je desire un carosse.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Et ma chaise à porteur?

ANGÉLIQUE.

C'était bon autrefois; aujourd'hui, qu'elle horreur!...

Je desire un écrin.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ah! vous êtes habile

A desirer.

ANGÉLIQUE.

Maison des champs, maison de ville,

Ma loge à l'Opéra... je desire de plus,

Que le quart pour le moins de tous vos revenus,

Du pauvre chaque jour, fournisse la besace,

Par le mains du curé, sans que cet argent passe.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ah! c'est trop fort.

ANGÉLIQUE.

Je veux que de nombreux amis,

Très-régulièrement à mon couvert admis,

Racourcissent les jours où nous serons ensemble,

Et charment nos loisirs.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Mais, Madame, il me semble...

ANGÉLIQUE.

Je veux un perroquet, un mystificateur,

Quelques comédiens, des singes, un auteur;

Et, comme je connais votre condescendance,

Un professeur de droit, plus un maître de danse.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

La Charte ne dit pas un mot de tout cela.

ANGÉLIQUE.

Elle dit ce qu'on veut : Marquis, commentez-la.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Vous ne rabattez rien, petite libérale ?

ANGÉLIQUE.

Non. Est-ce donc pour moi le luxe que j'étaie ?
Il faut faire gagner les marchands. Cher Marquis,
Je veux vous mettre au pas, si je vous ai conquis.
D'abord...

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ah ! c'est pousser un peu trop loin l'audace !

ANGÉLIQUE.

Ces ailes de pigeon ne peuvent trouver grâce
Devant moi ; ce chapeau me paraît trop petit ;
Et comme il est trop long, réformez cet habit.
Je le veux, je l'ordonne ; allons, point de réplique.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Cet habit, dites-vous ? Cet habit magnifique,
Quoique, je crois, la taille en descende un peu bas,
Me vint de père en fils : nos ayeux n'usaient pas.

ANGÉLIQUE.

Vous serez complaisant, afin qu'on vous estime :
Vous porterez mon chien ; l'ami le plus intime
Me donnera la main au bal de l'Opéra.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

La Charte ne dit pas un mot de tout cela.

ANGÉLIQUE.

Enfin si vous voulez charmer votre compagne,
J'aime les guerriers, moi : faites une campagne.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Une campagne ! où donc ?... Ah ! Madame, alte-là !
La Charte ne dit pas un mot de tout cela.

ANGÉLIQUE.

Pour vous, Monsieur, je suis une Charte vivante,
 Bonsoir! - (*Elle s'enfuit en riant.*)

SCÈNE VII.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, *seul.*

Ah ! cette espiègle est un peu trop savante !
 Quel babil infernal ! quel goût pour dépenser !
 Mais elle est jeune encore, on peut la redresser.
 Quel plaisir d'enfermer cette petite femme !
 Par la réclusion mortifiant son âme,
 C'est dans ma tour du nord que je vais lui choisir
 Le réduit où je veux la former à loisir.

SCÈNE VIII.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, GASPARD.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Que viens-tu m'annoncer ?

GASPARD.

Qui, moi?... Je me promène...
 Madame Deshiboux possède un beau domaine.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Insolent, crois-tu donc que je vais sans motif,
 A tes vagues discours, me montrer attentif ?
 Il faudrait, avant tout, demander audience.

GASPARD.

Je ne vous entends pas quand vous parlez science.
 Audience !... ce mot... Je sors ; point de courroux.
 Je vais faire le tour du château Deshiboux,
 Comme si j'en étais l'heureux propriétaire...
 Heureux ! pas pour long-tems.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Pourquoi ?

GASPARD.

Je dois me taire,

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Parleras-tu, maraud ?

GASPARD.

Pas si bête, vraiment ;

On me mettrait dehors sans avertissement.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Si tu ne parles pas, à l'instant je te chasse.

GASPARD.

Diable ! je ne sais plus ce qu'il faut que je fasse.

Faut-il parler ?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Sans doute.

GASPARD.

Oh ! je n'en ferai rien ;

J'y vois clair maintenant . . . monsieur, ce n'est pas bien :

C'est un piège qu'on tend à ma pauvre innocence ;

Mais je ne parle pas sans avoir audience.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Eh bien ! je te la donne.

GASPARD.

Oui . . . j'entends ; . . . mais on dit

Qu'un grand seigneur, toujours la donne par écrit.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, à part.

J'aime son ignorance et pourtant j'en enrage,

(haut) Heureux butord, voyons parler, sans bavardage.

GASPARD.

Vous me le permettez ?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Je te l'ordonne.

GASPARD.

Eh bien !

Ce que je viens de voir, monsieur, n'est presque rien.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Après.

GASPARD.

Un régiment dans la cour se promène :

Les soldats font danser les poules par douzaine.

Ils logeront ici, selon ce qu'on prétend....
 Mais tenez, n'est-ce pas le tambour qu'on entend ?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Oui, tu dis vrai, Jeanot.... je hais ces militaires.

GASPARD.

Leurs moustaches surtout.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Mais je ne les crains guères.

(Gaspard sort.)

SCENE IX.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, Madame DESHIBOUX.

MAD. DESHIBOUX, *accourant.*

Monsieur de l'Éteignoir, monsieur de l'Éteignoir !
 Ah ! ce n'est plus qu'en vous qu'est placé mon espoir !...
 Ils prennent mon château pour faire un corps-de-garde !
 Les butords ! ah mon cher ! quelle dent je leur garde !
 Ils n'ont pas respecté mes trente-deux quartiers !
 O métier de soldat, le plus sot des métiers !...
 Mais allez les chasser, car j'étouffe de rage.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

J'ai réfléchi, je crois qu'il est beaucoup plus sage....

MAD. DESHIBOUX.

Eh ! vous réfléchirez quand ils seront sortis.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Jesonge aux nœuds charmans par vos soins assortis,
 A l'objet séduisant qui doit être ma femme....

MAD. DESHIBOUX.

Quoi ! tout un régiment ! ah ! morbleu, c'est infâme !...
 Prenez-en la moitié, mon cher, s'il ne part pas.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Je veux revoir l'objet dont les divins appas ...

MAD. DESHIBOUX.

Quels visages affreux !

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Sa figure , est jolie.

MAD. DESHIBOUX.

Je les exécère.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Et moi je l'aime à la folie.

MAD. DESHIBOUX.

Venez.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Mais cet habit n'est pas des plus galans.

MAD. DESHIBOUX.

Quoi ! pour voir des soldats ?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Il faut prendre des gants.

MAD. DESHIBOUX.

Monsieur de l'Éteignoir , perdez-vous donc la tête ?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ah ! pardon, c'est l'amour . . .

MAD. DESHIBOUX.

Suivez-moi.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Je m'apprête.

MAD. DESHIBOUX.

Vous hésitez je crois ?

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Eh ! madame , un moment ;

S'ils n'étaient que dix , bon . . . mais tout un régiment !

MAD. DESHIBOUX.

Leur colonel paraît . . .

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Dans cette circonstance ,

Je pourrais m'emporter , et je sors par prudence.

SCENE X.

Madame DESHIBOUX , DERCOUR.

MAD DESHIBOUX.

Il me fuit, il me laisse en de pareils momens.

DERCOUR.

A lui seul vous devez tous ces désagrémens ,
Madame, et comme on sait qu'il est dans votre estime,
De votre liaison chacun vous fait un crime.
La haine qu'on lui porte , injuste dans son cours ,
Se détourne sur ceux qui lui prêtent secours.

M DE L'ETEIGNOIR, *derrière la coulisse.*

Quelle douleur pour moi , mais pour vous quelle injure ,
O mes ayeux !

MAD. DESHIBOUX.

Quels cris !

DERCOUR.

Ce n'est rien , jè vous jure.

MAD. DESHIBOUX.

Mais encore

DERCOUR.

Je suis colonel d'artilleurs,
Sans doute je pouvais m'aller loger ailleurs ;
Mais comme l'on connaît votre heureux caractère ,
On veut faire peser les malheurs de la guerre
Sur ceux qui par leurs vœux appellaient l'étranger :
Pour faire un petit camp j'ai pris votre verger.
De vos jardins anglais, les humbles monticules,
Avant peur vont cesser d'être si ridicules.
J'ai reçu l'ordre enfin de raser le château.

MAD. DESHIBOUX.

O ciel ! qu'avez-vous dit ?

DERCOUR.

C'est dommage, il est beau ;

Mais, madame, il s'agit du sort de la patrie!
J'ai besoin du terrain pour une batterie.

MAD. DESHIBOUX.

Ah ! j'étouffe de rage !

DERCOUR.

On m'a laissé le choix :

J'aurais pu m'installer, ou du moins je le crois,
A cent toises d'ici, sur cette autre montagne,
Où mes canons auraient dominé la campagne.

MAD. DESHIBOUX, *vivement*.

Du côté du château de monsieur l'Éteignoir....
Vous ne l'avez pas fait, ah ! je n'ai plus d'espoir.

DERCOUR.

Votre position est bien plus militaire.

MAD. DESHIBOUX.

Au premier coup-d'œil, oui....

DERCOUR.

Non pas, je la préfère.

MAD. DESHIBOUX.

Ah ! regardez encor : voyez-vous ce château
Dont l'énorme donjon menace ce hameau ?
De pauvres habitans renfermés sous leur hutte,
Si vous vouliez, Monsieur, ne craindraient plus sa chute ;
C'est par humanité que je parle pour eux.

DERCOUR.

Oui, je m'en aperçois, rien n'est plus généreux.

MAD. DESHIBOUX.

L'intérêt général avant tout.

DERCOUR.

Oui, madame

On ne peut aussi loin pousser la bonté d'âme.

MAD. DESHIBOUX.

Je ne menace pas, moi, d'écraser quelqu'un ;
Je n'ai point grâce au ciel, un donjon importun ;

L'Ultra.

D.

Quatre petites tours d'une égale structure
 De mon humble château font toute la parure ;
 Laissez-le donc en place , et par humanité,
 Empêchez que le sien, tombe de vétusté.

DERCOUR.

A ce trait, du marquis, on reconnaît l'amie.

MAD. DESHIBOUX, *vivement*

Je ne le fus jamais. Monsieur, je vous supplie
 De ne pas m'outrager au point de le penser.....
 Depuis plus de six mois ; je veux le dénoncer.

DERCOUR.

Vraiment !

MAD. DESHIBOUX.

C'est un méchant qui dénigre son prince,
 Et parsa cruauté, désole sa province :
 Il agit puissamment sur l'esprit du préfet
 Qui signe , en déjeûnant , un bon mandat d'arrêt.
 En tous lieux, son aspect est de mauvais augure ,
 Et son âme se peint sur sa laide figure.

DERCOUR.

Vous l'arrangez très-bien.

SCENE XI.

Les Précédens, M. DE L'ÉTEIGNOIR.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, *à madame Deshiboux.*

Ah ! je suis tout meurtri !

Et je viens près de vous réclamer un abri.....

Que vois-je ! juste ciel ! encore un militaire !

DERCOUR.

En France , quand du pied, on frappe sur la terre,
 Il en sort par milliers.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ah ! je suis confondu !.....

Mais il devrait au moins leur être défendu

De manquer de respect. . . . Je suis d'une faiblesse. . . .
(Il s'assied.) Oui, pour quelle raison insulter ma noblesse?

DERCOUR.

Quelle raison? Mon sabre.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ah ! c'est bien différent.

A cette raison-là, Monsieur, chacun se rend.

SCENE XII.

Les Précédens, MARTON, PLUSIEURS LAQUAIS.

MARTON, *accourant.*

Au feu ! madame , au feu !

MAD. DESHIBOUX.

Que dis-tu ? quelle alerte!

MARTON.

Votre bibliothèque. . . ah ! mon dieu quelle perte !
 Tous vos livres brûlés. . . Je suis morte d'effroi. . . .

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Où me réfugier?

MAD. DESHIBOUX.

Qu'on sonne le beffroi.

MARTON.

Votre nièce lisait.

DERCOUR , *fuyant en criant.*

Ah ! ma chère Angélique !

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

A nous persécuter , le sort , je crois , s'applique.
 La soldatesque fame et ce triste accident
 Nous vient , sans contredit , d'un soldat imprudent.

MAD. DESHIBOUX,
*sans écouter le marquis et réfléchissant sur la fuite précipitée
 du colonel.*

Ah ! quel trait de lumière !

MARTON,

Est-ce qu'on voit la flamme ?

MAD. DESHIBOUX.

On ne l'abattra pas.

MARTON.

Mais il brûle, madame,

MAD. DESHIBOUX.

Sans doute il doit brûler, et du feu le plus pur,

MARTON.

Allons, nous grillerons purement.

MAD. DESHIBOUX.

Moyen sûr.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Sans doute que du feu l'on va se rendre maître ;

De votre émotion tâchez de vous remettre.

De mon côté, j'éprouve une vive douleur....

MAD. DESHIBOUX.

Laissez-moi donc. C'est vous qui me portez malheur,

(Elle sort.)

M. DE L'ÉTEIGNOIR, *s'approchant de Marton.*

La comtesse est injuste ; au moins Marton me reste.

MARTON.

On m'a dit de vous fuir, Monsieur, comme une peste.

(Elle s'échappe.)

SCÈNE XII.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, *seul.*

To ut monde me fuit ; que veut dire ceci ?....

Je ne vois point encor la flamme, dieu merci....

Je suis tout disloqué !.... Marquis, quelle aventure !....

Me voyez-vous sauter sur cette couverture ? ..

Ils m'ont laissé tomber . . . Madame Deshiboux
Ma lancé tout-à l'heure un regard de courroux....

(*Il se touche la tête.*)

Ah ! mon dieu ! sous mon doigt , je sens croître une bosse !
Me voilà bien gentil pour le jour de ma noce
Ma noce ? . . . l'on me hait . . . se fera-t-elle ? . . . Non . . .
Morbleu ! quand je devrais jusqu'au bout tenons bon.
J'ai le pied déboîté . . . montrons du caractère
Que n'ai-je un médecin ! . . demandons le notaire,
Holà ! . . mais on s'occupe à sauver le château
Je ne sais pas pourquoi je crains ce jouvenceau ,
Ce colonel si fier de ses deux épaulettes ? . . .
Ce qui brille séduit l'orgueil de nos fillettes ,
Et je ne brille pas . . . ah ! pauvre l'Éteignoir
Cesse de t'alarmer . . . d'ailleurs il faudra voir...
Je suis comme un lion une fois qu'on m'irrite....

(*Il met son chapeau en crâne.*)

Dans ma chaise à porteur j'enlève la petite.

SCÈNE XIII.

M. DE L'ÉTEIGNOIR, GASPARD.

GASPARD.

Ah ! vous m'avez , Monsieur , fait faire un grand malheur.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Que dis-tu là maraud ?

GASPARD.

Votre humble serviteur,
Sous un petit boisseau , des boisseaux le modèle ,
Avait laissé brûler une grosse chandelle...

Tout a bientôt pris feu.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Butord !

GASPARD.

C'est bien le cas.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ignorant !

GASPARD.

J'en suis fier.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Coquin !

GASPARD, *niaisement.*

Je ne puis pas.

*Pour rendre les humains à leur bonté première ,
J'avais sous le boisseau renfermé la lumière...*

La lumière a fini par percer le boisseau.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

O roi des ignorans !

GASPARD, *saluant.*

Monsieur, jusqu'au tombeau.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

MAD. DESHIBOUX.

Que faites-vous donc là ?

MARTON.

Il est vraiment à peindre.

DERCOUR.

Monsieur de l'Eteignoir, c'était le cas d'éteindre.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Ah ! je suis enchanté que cette aimable enfant

Respire encor pour moi !

MARTON, *à part.*

Il a l'air triomphant.

DERCOUR, *prenant le marquis par le bras.*
 Alte-là! s'il vous plaît; son père me l'accorde.
 Il fallait la sauver.

M. DE L'ÉTEIGNOIR
 Dieu de miséricorde!
 Madame Deshiboux, souffrirez-vous cela?

DERCOUR, *hds à Mad. Deshiboux.*
 Voulez-vous que j'abatte?...

mad. DESHIBOUX, *bas.*
 Un moment.

DERCOUR, *bas.*

Décidez.

mad. DESHIBOUX.

M'y voilà.

A cent toises d'ici, sur cette autre montagne
 Où vos canons pourront dominer la campagne.
(Ce dialogue à voix basse doit être dit avec la plus grande volubilité.)

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Quoi! vous m'abandonnez, ma chère Deshiboux?

mad. DESHIBOUX.

Au père, maintenant, mon cher, adressez-vous.

(M. de l'Eteignoir s'approche de Lisimon.)

LISIMON.

Si j'avais le malheur de lui donner ma fille,
 Monsieur de l'Éteignoir éteindrait ma famille.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Monsieur, écoutez-moi.

LISIMON.

Terminons ce débat,

Et courons de ce pas signer un bon contrat.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Eh! Messieurs...

DERCOUR.

Vous avez trahi votre patrie;
 Allez porter ailleurs votre tête flétrie.

M. DE L'ÉTEIGNOIR.

Mes intimes amis...

LISIMON.

Recevez nos adieux.

mad. DESHIBOUX.

Point d'amis.

ANGÉLIQUE.

Point d'épouse.

M. DE L'ÉTEIGNOIR , *resté seul.*

Oui... mais j'ai des ayeux!

FIN.